



Morale langagière

LUC DELLISSE

Ce ne sont presque jamais les efforts de simplification qui infectent une langue : ce sont ses détournements. Ils fixent les mensonges d'une époque. Encore faut-il distinguer entre *les maux*.

Les tics ou les fautes de langage, quand s'y marque simplement l'ignorance pratique, ne me troublent pas. « Et avec ceci ? » de la boulangère, « Je vais voir et je reviens vers vous » du bureaucrate au téléphone, « Ça va être vingt euros » du chauffeur de taxi (qui ne prophétise nullement : la course est finie et le compteur arrêté). Il n'y a là que des occurrences sans malice, purement factuelles, comme de prononcer *infractus* ou de boire son rince-doigts. Cela connote sans doute la culture du locuteur, mais pas sa qualité, ni la portée véridique des mots qu'il emploie ; ni même la pureté de son cœur.

Du reste, il y a parfois des lumières intéressantes dans certaines impropriétés. Dire *carapaçonné* pour *caparaçonné*, par exemple, est choquant pour l'oreille, mais sans aucun inconvénient véritable. *Carapaçonné* n'existe pas vraiment. C'est donc utiliser un mot faux mais logique à la place du vrai mot. *Carapaçonné*, s'il existait, voudrait dire la même chose que *caparaçonné* : protégé par une armure, naturelle ou forgée. C'est donc une faute aimable et sans gravité, comme de dire *arborigène* pour *aborigène*. La présence de la forêt s'y manifeste. L'instinct s'y retrouve, et la raison n'y est pas engagée.

Dans d'autres cas, une confusion toute simple tire déjà la sonnette d'alarme. Ainsi de *dénoter* et de *détonner*. Confondre deux mots aussi distincts pose un vrai problème de sens, pour les raisons évidentes d'incompatibilité : révéler quelque chose de spécifique et créer une rupture dans la gamme des teintes ou des tons, cela n'a rien à voir. Les deux mots ont une existence irréconciliable, et la ressemblance formelle de leurs syllabes rend d'autant plus absurde qu'on n'ait pas conscience de ce qui les sépare et qui doit être articulé.

Il faut donc tenter de distinguer entre les simples fautes de forme et les fautes de sens. Ce sont les dernières qui sont, non seulement les plus toxiques, mais les plus efficaces : elles font rater la perception des réalités qu'elles désignent ou devraient désigner.

Admis cela, bien sûr, les préférences personnelles induisent parfois à des jugements de valeur.

Je n'aime pas qu'on appelle les œufs sur le plat « des œufs au plat », comme si le plat était un ingrédient qu'on incorporait aux œufs, à l'instar de la tomate ou du fromage. Quelqu'un qui n'a pas assez de clarté de vue pour saisir cette nuance n'aura pas assez de sens culinaire pour réussir la cuisson. Mais enfin je prends rarement des œufs sur le plat au restaurant, je préfère les préparer moi-même, sous leur vrai nom, dans l'indubitable grésillement du caquelon brûlant.

Je n'aime pas qu'on qualifie de « colonel en retraite » un officier atteint par la limite d'âge, alors même qu'il n'a jamais reculé devant l'ennemi. La confusion entre « en retraite » et « à la retraite » me paraît une petite bassesse, que l'antimilitarisme n'excuse pas. Mais enfin je ne connais pas assez d'officiers vivants ayant fait la guerre pour distinguer dans cette confusion une mesquinerie très agissante ; et pour ceux du passé, ils appartiennent, soit au néant, soit à Plutarque : ainsi de Gallieni, dont l'héroïsme sec a fait voler en éclats la défaite annoncée.

Parfois, l'implication morale d'un mot détourné prend le parti de l'aveuglement volontaire. Appeler *black* un Africain de couleur noire, par refus de dire qu'il est noir, et par illusion qu'en prononçant en anglais cet adjectif substantivant, on éloignera toute idée de post-colonialisme, suffit à montrer les illusions de l'antiracisme. Dire, de terroristes qui assassinent des journalistes ou des voyageurs pris en otage, qu'ils les ont « exécutés », c'est déjà accorder une sorte de légalité, pour ne pas dire de justification, à cet assassinat : un glissement de sens est entré dans le langage, certes, mais il est aussi entré dans les têtes, et les journalistes qui utilisent ce mot ambigu révèlent l'ambiguïté de leur vision du monde. Au fond d'eux-mêmes, ils pensent peut-être que les victimes n'avaient pas à aller dans une région si dangereuse, ou, s'ils

y étaient nés, qu'ils n'avaient qu'à se convertir, eux et leur famille, à la religion de leurs assassins.

Rien de moins innocent que de confondre *bouquiner* avec *lire*, et surtout de faire de ces deux mots des synonymes, le premier étant plus convivial que le second. Outre le fait que la lecture n'est pas une activité conviviale du tout (c'est la discussion entre plusieurs personnes sur une lecture commune qui peut l'être), *bouquiner* porte une soi une notion de nonchalance, de non-suivi, de divertissement sans conséquence, qui ne s'accorde qu'à certains types d'ouvrages, qu'à certaines formes de lecture. « J'aime bien bouquiner le soir » est une phrase de lecteur virtuel, peu assidu, peu concentré. Quand, par envie de connaître son semblable, on demande au bouquinier ce qu'il bouquine, on sait d'avance que ce ne sera pas Montaigne, Virgile ou Dostoïevski, mais un auteur bouquinable. De même que *best-seller* ne veut plus dire, depuis longtemps, livre à grand succès, mais livre conçu dans l'unique intention qu'il en ait un, de même *bouquiner* tend de plus en plus à signifier parcourir, sans le lire vraiment, un ouvrage qui n'est d'ailleurs pas vraiment fait pour être lu. Le synonyme de *bouquiner*, ce n'est pas *lire*, mais *lisoter*.

Bouquiner la Critique de la raison pure, la Recherche du temps perdu ou Autres rivages est non seulement un terme improbable, mais aussi mensonger, car il laisse croire qu'il suffit de butiner au hasard des pages d'un grand livre pour le connaître.

L'anti-élitisme des maîtres de l'heure aime croire que par rapport aux chefs-d'œuvre, il n'y a que trois attitudes admises : nier qu'ils existent (équivalence entre l'œuvre de Michel-Ange et un collage de fragments d'affiche en confettis) ; les dénoncer comme anti-démocratiques (produits par une haute culture bourgeoise qui n'a plus de raison d'être) ; affirmer que tout le monde, avec un peu d'éducation, pourrait créer des objets, différents certes, mais d'égale valeur. La quatrième attitude, qui postule à la fois la maîtrise et la singularité, n'est littéralement pas prise en compte. Il est vrai qu'elle suppose un travail de l'esprit appliqué à des objets voluptueux, avec pour seul résultat attendu, pour seul espoir, la jouissance sans la perte du sens.

Copyright © 2023 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Luc Dellisse, *Morale langagière* [en ligne], Impromptu #30 (15 mars 2023), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2023. Disponible sur : <www.arlffb.be>